

SERGE TISSERON

Images et croyances

Les croyances ont besoin d'images pour se généraliser et faire lien. Mais c'est également aux images qu'il revient de pouvoir nous sauver du risque totalitaire engagé par toute croyance. Comment concilier ces deux affirmations ? Y a-t-il de bonnes et de mauvaises images ? En fait, la dynamique engagée par toute image est inséparable de la manière dont elle s'articule avec les autres formes de la symbolisation : les sensations, les émotions et les impulsions d'actes d'un côté et le langage verbal de l'autre¹. Dans l'image inspirée par la croyance, cette articulation est inexistante : aucun retour aux sensations et aux perceptions – toujours susceptibles de la contredire – n'est autorisé, et le langage se contente de la redoubler.

1. Sur la nécessité d'envisager ce statut de l'image comme intermédiaire entre le corps et les mots, on peut consulter mon livre *Y a-t-il un pilote dans l'image ?*, Aubier, 1998.

Salvador Dali,
Echo morphologique, 1936
Salvador Dali
Museum,
Cleveland, D.R.

La croyance mène à l'idée qui conduit à la fabrication de l'image homogène qui, à son tour, fait partager la croyance. Au contraire, les images contradictoires qui engagent à faire retour aux perceptions et qui échappent à la réduction linéaire du langage permettent le jeu de la pensée et son dégagement des vérités partielles.

Images et croyances

Les images peuvent être saisies sur un support matériel – comme la photographie, le cinéma ou la peinture –, mais elles peuvent aussi être verbales et constituer le support d'un récit. Pour commencer, nous allons comparer deux phrases qui évoquent chacune des « choses vues ». Elles ont été écrites par deux personnes qui sont allées à Pristina pendant la guerre du Kosovo : Jacques-Marie Bourget ² et Régis Debray ³.

Voici d'abord celle du journaliste de *Paris Match* : « Le cœur de la ville, si on s'en tient à lui, a une apparence normale avec un fleuriste qui vend des tulipes, des boulangers, tous albanais, derrière le comptoir ». Le texte de Régis Debray, quant à lui, est le suivant : « A Pristina, où vivent encore des dizaines de milliers de kosovars, on peut déjeuner dans des pizzerias albanaises en compagnie d'Albanais ».

Le texte de Bourget se présente comme une succession de questions : 1) « Le cœur de la ville, si on s'en tient à lui... ». Qu'en est-il du reste de la ville ? Sans doute Jacques-Marie Bourget ne l'a-t-il pas vu et préfère donc ne pas en parler. 2) «... a une apparence normale... ». Apparence n'est pas fait. Les apparences sont parfois trompeuses. 3) «... avec un fleuriste qui vend des tulipes, des boulangers, tous albanais derrière le comptoir » : les albanais sont là, le journaliste les a vu, mais il ne prétend pas avoir parlé avec eux, nous ne savons rien de leurs états d'âme. Les deux premières propositions engagent une réserve, la troisième reste ouverte.

Tout à l'inverse, le texte de Régis Debray engage des images qui se présentent comme autant de certitudes :

1) « À Pristina, où vivent encore des dizaines de milliers de kosovars... » Que recouvre ce « dizaines de milliers » dans un pays qu'on dit être soumis au « nettoyage ethnique » ? Est-ce un chiffre stable ou en régression rapide ? « Des dizaines de milliers » évoque en outre une importante communauté pour le lecteur. Mais combien y a-t-il d'habitants à Pristina ? À défaut de toute autre information, ce chiffre donne l'impression d'une situation nor-

2. *Paris Match* du 27 mai 1999.

3. *Le Monde* du 13 mai 1999 (article reproduit en annexe de ce numéro).

Ce rapprochement est justifié par le fait que celui-ci, dans un article ultérieur, a cité la phrase de Jacques-Marie Bourget comme ayant la même signification que la sienne (*Le Monde Diplomatique*, juin 1999, article reproduit en annexe de ce numéro).

male où rien n'est susceptible de faire problème. Si Régis Debray sait qu'il y a des dizaines de milliers de kosovars à Pristina, pourquoi ne précise-t-il pas quel pourcentage de la population cela représente et si celui-ci est fixe ?

2) «... on peut déjeuner dans des pizzerias albanaises en compagnie d'Albanais... » Alors, là, de deux choses l'une : soit Régis Debray a déjeuné dans une pizzeria albanaise avec des Albanais et il est bien regrettable qu'il ne nous en parle pas plus ; soit il ne l'a pas fait et cette phrase n'est là que pour donner une apparence de chose vécue à une impression (ayant vu une pizzeria albanaise où il lui aurait semblé qu'on pouvait « déjeuner en compagnie d'Albanais », Régis Debray aurait alors décrit cette impression comme un fait).

Cette citation est par ailleurs prise entre deux affirmations qui lui donnent valeur d'image exemplaire. Juste avant, on peut lire : « le ministère de la défense allemand a menti, le 6 mai, lorsqu'il a déclaré qu'entre 600 000 et 900 000 personnes déplacées ont été localisées à l'intérieur du Kosovo. Sur un territoire de 10 000 kilomètres carrés, cela ne passerait pas inaperçu aux yeux d'un observateur en déplacement, le même jour, d'Est en Ouest, et du Nord au Sud ». Et, juste après, on lit : « Nos ministres ne pourraient-ils interroger là-bas des témoins à la tête froide – médecins grecs de Médecins sans Frontières, ecclésiastiques, popes ? » Ces deux affirmations – qu'on peut contester et qui l'ont d'ailleurs été – donnent à « l'image vue » de la pizzeria un statut de preuve. Elle devient une invitation à croire. L'intention de Régis Debray était pourtant louable : apporter un contrepoint aux affirmations univoques de l'OTAN. Malheureusement, en devenant univoque à son tour, il a sous-estimé la manière dont les croyances se renforcent en s'opposant. Opposer une idéologie à une autre, ce n'est pas menacer la première, c'est au contraire les renforcer toutes les deux en construisant leur antagonisme.

La violence des images

L'ensemble de la vie sociale est construite sur des images qui n'ont besoin d'être ni photographiées, ni filmées, pour avoir un fort pouvoir de manipulation ⁴. Les différents rôles que chacun doit « jouer » tout au long d'une journée sont heureusement médiatisés par des objets et des lieux qui les imposent de telle façon que nous ne courrions pas le risque de les mélanger. Parlerions-nous toujours avec autant de déférence à notre chef de bureau s'il était dans notre cuisine ? Les soldats serbes qui ont secouru Régis Debray ont fait leur boulot de maintien de l'ordre, dont fait également par-

4. Erving Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, Éditions De Minuit, 1967. Cela n'est pas propre à l'être humain. Il y a des groupes animaux dans lesquels le leader reconnu n'est pas forcément le plus fort, mais celui qui arrive le plus habilement à faire croire qu'il l'est. L'être humain, en revanche, a inventé la multiplicité des images successives à travers lesquelles chacun impose une identité à son entourage, et la possibilité de fabriquer des images (picturales, photographiques ou cinématographiques) de celles-ci.

tie, semble-t-il, l'expulsion des kosovars. Et le jeune sergent pris en stop a tenu le discours de tout jeune sergent en uniforme croisant un étranger dans un pays en guerre : « Nous sommes impatients de nous battre ». Cela ne prouve aucunement qu'il le pensait et encore moins qu'il ait été prêt à le faire. Peut-être même aurait-il promptement déserté en cas d'attaque terrestre de l'OTAN. Pourtant, nous n'avons aucune raison de penser qu'il n'a pas parlé sincèrement parce qu'il a parlé dans son rôle, autrement dit en s'identifiant, pour un observateur étranger – sorte de spectateur comme il en est au théâtre – au rôle que son uniforme lui faisait obligation de tenir. Comprenons-nous bien. Je ne dis pas que cela soit une aliénation. Ces diverses identifications font partie des conventions qui nous rendent la vie moins imprévisible et plus simple. Et je ne dis pas non plus que chacun, en toutes circonstances, s'identifie à un rôle. Mais il s'y conforme d'autant plus si les circonstances lui ont fait revêtir un uniforme et s'il parle pour un observateur qu'il ne connaît pas, parce qu'alors il a toutes les raisons de penser que cet observateur attend de lui qu'il se conforme, justement, à son rôle. La même personne, en costume de ville – disons à 9 heures le matin -, en costume de bain – disons à 15 heures – et en uniforme militaire – disons à 20 heures – ne tiendra certainement pas les mêmes propos ! C'est pourquoi cette auto-réduction de l'être à la fonction – constituée par chacun sous le regard imaginé de l'autre – est à tout moment ce contre quoi il convient de lutter pour avoir accès à l'authenticité ⁵. La question des images commence avec les diverses mises en scène de la vie quotidienne et ce n'est qu'en les brisant que la vie – c'est-à-dire les divers désirs qui l'animent – reprend ses droits. Lorsqu'on interroge quelqu'un sur son opinion ou son intention, on ne sait jamais trop si ses réponses sont accordées à l'image de lui-même qu'il tente de donner (souvent à son insu) ou si elles correspondent à des convictions et des émotions qui font partie de son existence familière et sa manière de se comporter authentiquement. Bertold Brecht était passé maître dans la mise en scène de cette ambiguïté majeure : beaucoup de ses personnages dès les premières répliques, échappent totalement à ce qu'on attendait d'eux, comme Maître Puntila et son valet Matti.

La question de la mise en scène, qui est la question principale de l'image et de ses effets, ne commence donc pas avec l'image matérielle. Celle-ci n'est que le second échelon d'un édifice qui en comporte au moins deux. La mise en scène de la vie quotidienne, familiale, professionnelle et associative, en est le premier. Les diverses formes d'images matérielles – tableaux, films, photographies – en sont le second à travers lesquelles nous tentons de scel-

5. Les psychologues savent combien sont nombreux les patients qui viennent, dans leurs séances, endosser l'habit du « patient en analyse ». Il faut les en déloger et, pour cela, savoir sortir de l'habit du « psychanalyste au travail » qui est le plus sûr garant du premier.

ler ou au contraire d'ébranler les premières. Ce qu'on appelle les « images » – et qui désigne en fait les images matérielles – n'est que l'objectivation sur un support d'enregistrement de certaines de ces mises en scène, et éventuellement, l'organisation de mises en scène nouvelles propres au genre.

Cette dernière remarque nous permet de mieux comprendre le problème de la « violence des images ». Qu'est-ce qui, par exemple, rend « violentes » les images de Leni Riefensthal – comme celles du *Triomphe de la Volonté* ou des *Dieux du Stade* – même en-dehors de toute violence représentée ? C'est qu'elles collent, absolument et avec génie, aux représentations sociales du national-socialisme de telle façon qu'elles tendent à faire passer celles-ci pour *absolument vraies*. La violence des images n'est rien d'autre que la façon dont elles confortent en les redoublant les mises en scène de la vie quotidienne qui organisent l'emprise de certaines personnes sur d'autres. Tel a été le piège de tous les peintres officiels et justement celui où ne sont tombés ni Goya ni Rembrandt. Les choses vues ne disent aucune vérité, sauf celle de l'infinie complexité des choses. La pensée passe en permanence de la perception – la chose vue – à la représentation imagée qui engage la croyance. Toute tentative de lui donner son terme dans l'une ou dans l'autre l'assassine. La perception sans représentation imagée ne permet pas la pensée, mais la représentation qui ne fait pas retour à la perception la bloque. Il faut commencer à se représenter ce qu'on perçoit pour commencer à penser, mais il faut aussi revenir constamment à ce qu'on perçoit pour éviter de figer la représentation en croyance. C'est pourtant le contraire que nous tendons souvent à faire. Nous nous comportons en tout point comme si le monde environnant correspondait exactement à la perception que nous en avons.

Les images et les liens

Nous imaginons volontiers le spectateur des images sur le modèle du lecteur de livre. Pourtant, alors que le lecteur rentre dans un colloque singulier et privilégié avec l'écrivain, le spectateur d'une image, même seul, est imaginativement en relation avec tous ses autres spectateurs potentiels, passés et futurs. Cela est vrai pour le consommateur de jeux vidéos autant que pour l'amateur d'art. La lecture exalte l'individualité ; l'image engage au lien, qu'il s'agisse de celui de la communion émotive plus ou moins silencieuse ou de l'échange des impressions, des sensations ou des états du corps qu'elle produit. Ces deux particularités sont en fait la manifestation d'un seul et

même pouvoir des images, celui d'imposer une forme de relation qui relève moins de la signification que de la participation. La relation à l'image ne vise pas un ordre, avec un avant, un après et un système de valeurs. Elle vise un sentiment de solidarité et de participation communes. Ces participations ne se combattent ni ne s'organisent. Elles se juxtaposent et ne peuvent donc à aucun moment donner naissance à un ordre hiérarchisé.

La théologie chrétienne a progressivement imposé l'idée, autour des images religieuses, que l'image était un signe qui rendait ce qu'elle représente présent en son absence. Cette culture du signe a constitué un progrès capital de la pensée rationnelle et logique sur l'esprit mystique. Le problème est que notre culture a eu ensuite tendance à confondre cette distinction *a posteriori* comme une relation *a priori*. Sur ce chemin, l'une des erreurs de la sémiologie a été de croire que les images soient données comme des signes dans des relations singulières. Bien au contraire, elles sont toujours données dans une relation de croyance partagée. C'est pourquoi ce n'est pas en s'intéressant à leur nature de signe qu'on progresse dans la compréhension de la relation que nous avons avec elles, mais en nous interrogeant sur les croyances sociales qu'elles alimentent. L'image est une forme de lien et elle l'est d'autant plus qu'elle nous invite à y entrer avec d'autres.

Dans le moment de sa réception, l'image est toujours donnée comme un ensemble d'appartenances indissociables⁶. Elle est un contenant avant d'être un contenu. Elle fonde à la fois l'être au monde (que serai-je sans une image de moi-même ?) et l'être ensemble de tous les groupes dont le couple est le premier. C'est ce caractère mystique des images qu'il est urgent aujourd'hui de réaffirmer en liaison avec ses pouvoirs de participation – ou si on préfère, d'enveloppement – et ses pouvoirs de transformation parce que c'est lui qui explique leur pouvoir fédérateur.

De ce point de vue, l'image de la pizzeria proposée par Régis Debray est incontestablement plus forte que celles du fleuriste et du boulanger utilisées par Bourget. « Pizzeria albanaise » porte déjà en soi l'idée de deux cultures coexistant ensemble, l'italienne et l'albanaise. En outre, elle est évoquée de façon conviviale : l'étranger de passage pourrait « y déjeuner en compagnie d'Albanais ». La pizzeria albanaise qui nous ouvre ses portes est donc une image qui nous invite à y entrer. Elle est participative alors que la boulangerie et le magasin de fleurs évoqués par Bourget étaient des images à la porte desquelles nous restions comme il restait lui-même. Ce que nous imaginions derrière ces devantures était renvoyé à nos rêveries individuelles. Au contraire, en évoquant une pizzeria où nous serions invités à « déjeuner en

6. J'ai montré ailleurs que ces appartenances sont de deux types : les unes sont organisées autour du pouvoir d'enveloppement des images et les autres autour de leur pouvoir de transformation (*Psychanalyse de l'image, des premiers traits au virtuel*, Dunod, 1995).

compagnie d’Albanais », Debray a créé – à son insu, probablement mais emporté par son désir, une image extraordinairement forte du point de vue de sa capacité à engager l’adhésion. Les critiques – et les humoristes – ne s’y sont d’ailleurs pas trompés. Cette image est devenue l’emblème de l’aveuglement de Debray au Kosovo ! On voit bien ici la difficulté engagée par l’image. D’un côté, cette pizzeria existait bien, à n’en pas douter, et elle était probablement aussi avenante que Régis Debray l’évoque. Mais d’un autre côté, sitôt que l’image vue – la perception éphémère et exacte – est traduite en représentation – inscrite sur un support matériel –, elle est forcément engagée à soutenir une croyance. Et si nous refusons cette croyance – ici, celle d’une existence pacifique des Serbes et des Albanais au Kosovo –, son image univoque, avenante et conviviale, sans mystère ni problème, bloque notre pensée. Une autre possibilité serait d’aller voir nous-mêmes et de découvrir, à partir de nos propres sensations et émotions, la faille dans cette image proposée au visiteur de passage comme une vitrine de la normalité. Mais à défaut de pouvoir mettre cette image en cause du côté de ses précurseurs sensoriels et émotifs, il ne nous reste plus qu’à la mettre en cause par une analyse verbale de sa dynamique. Heureux ceux qui voient sans croire... ou, au moins, ceux qui se défendent de croire ce qu’ils voient. À défaut, l’image homogène – et donc engagée du côté de la croyance – ne peut être délogée de son statut que par une confrontation avec les autres instruments de la symbolisation, sensori-moteurs d’un côté et verbaux de l’autre.

Enfin, les images que nous partageons comme vraies avec nos interlocuteurs créent, entre eux et nous, un lien qui nous prépare à recevoir toutes les autres images qu’ils peuvent nous proposer. Autrement dit, toute image partagée par deux interlocuteurs fait colle entre eux de telle façon qu’ils sont, par ce lien, prédisposés à échanger d’autres images comme des vérités alors même que ce ne sont que des images, et alors même qu’ils sont capable de le reconnaître chacun individuellement. Mais, pour comprendre cela, il faut cesser de considérer que chacun n’ait qu’une relation personnelle aux images⁷.

L’implacable totalitarisme des choses vues

On voit qu’il ne s’agit pas d’opposer ce qui serait de « bonnes » images à d’autres réputées « mauvaises ». L’important est de comprendre que toute image se donne pour être la vérité même. Et c’est pourquoi toute pensée qui veut échapper au risque de l’idéologie doit veiller à se donner des images opaques, floues

7. Ne serait-ce pas d’ailleurs les images anti-américaines partagées entre Régis Debray et le pouvoir serbe qui pourraient expliquer sa complaisance aux images que ce pouvoir lui a donné à voir ?

ou contradictoires. Non pas pour dire que la vérité n'existe pas, mais pour signifier qu'elle reste toujours à découvrir et qu'aucune image ne peut la saisir. L'image – photographique, picturale, cinématographique ou seulement racontée – devient dangereuse lorsqu'elle redouble exactement le discours qui l'accompagne. Et elle devient totalitaire lorsque le discours qu'elle redouble est exclusif de tout autre. Elle empêche alors le dynamisme de la pensée en cristallisant un fantasme d'achèvement. Le risque est d'y croire non plus comme à une image – dans un va-et-vient permanent entre l'adhésion et la critique, la perception du reflet et l'illusion du réel – mais d'y croire « pour de vrai ». Tout se passe comme si la pensée se coinçait dans l'image.

Dans la réalité, des éléments hétérogènes, voire contradictoires, coexistent toujours, et qui plus est, ils se définissent dans une interrelation des uns avec les autres. En outre, les systèmes normatifs ne viennent jamais à bout de l'ambivalence des sujets. Même pris dans un ensemble de normes non contradictoires – comme visent à en réaliser tout système totalitaire –, chacun reste partagé entre des impératifs différents et souvent opposés. On pourrait dire qu'une loi essentielle du fonctionnement psychique en groupe est que tout sujet plongé dans un bain normatif en ressort ambivalent. Qui veut se rapprocher des éléments vécus susceptibles d'expliquer le caractère étrange de certains phénomènes humains (et notamment les revirements imprévus, individuels ou collectifs) doit s'efforcer de prendre en compte les ambivalences, même et surtout si elles n'obéissent pas à la logique, même et surtout si elles sont cachées.

En vérité, la seule chose qui est accessible à l'expérience, ce sont des liens d'interdépendance contradictoires. Le dépassement de la croyance – qui est le régime de base de toute idéologie – ne peut être réalisé qu'en commençant par établir une cartographie des tensions qu'elle prétend faire oublier pour s'imposer comme vraie. Et la première de ces contradictions est celle qui oppose la version officielle de toute idéologie avec la pratique réelle de ceux qui s'en réclament.

De ce point de vue, le texte de Régis Debray du 13 mai était homogène au champ médiatique. Son impact tenait à la même construction – même si elle était de sens opposé que celle de la plupart des articles repris ça et là dans la presse favorable à l'OTAN, en chœur. Dans les deux cas, il ne fallait pas que l'imprévu déborde et bouleverse le narcissisme du montage. Si la machine d'images ouvre sur le possible imprévisible, alors il est porteur du vivant, mais alors aussi il échappe à toute cause et donc à toute entreprise politique et narcissique. Et le plus grave, pour son auteur, est bien aussi

qu'il risque de passer totalement inaperçu, trop libre pour assurer à ses lecteurs les certitudes qu'ils attendent. Un certain consensus global s'était dessiné en avril et mai autour du Kosovo – même si certains journaux le contestaient, comme *Marianne* ou le *Monde Diplomatique*. Ce consensus était bâti autour de deux axes, la certitude du caractère exportable de l'idéologie des Droits de l'Homme et la culpabilité devant les malheurs des kosovars, montrables, gérables et maîtrisables. D'un côté un concept non figurable, et de l'autre des images à satiété. C'était, si on peut dire, « gentiment totalitaire ». Régis Debray, dans son désir de casser ce système, a malheureusement eu recours à la même méthode. Un concept non figurable – l'intégrité territoriale de la Yougoslavie – et des images destinées à culpabiliser la pensée unique. D'un côté, le traumatisme de l'épuration ethnique, de l'autre, le traumatisme des bombardements, en oubliant que la vérité ne se construit qu'à dénoncer le traumatisme rampant qui consiste à réduire le monde à ses apparences. Car alors, l'image comme témoignage laisse la place à une figuration visuelle de l'idée. Et le propre d'une idée incorporée dans une image, c'est son pouvoir hypnotique. Mais, avant d'envisager cette idée, précisons d'abord l'origine de cette conviction : l'image n'est perçue comme saturée de réel qu'à la mesure de la nostalgie d'une saturation narcissique de son spectateur.

Saturation narcissique de l'image et hypnose

La crise narcissique est insoluble. Côté physique, elle se résout dans le recours aux postiches, à la chirurgie esthétique, aux médicaments du rajeunissement. Côté groupe, son issue est la croyance dans la vérité de certaines images. De ce point de vue, la nouveauté de notre époque est qu'on n'est plus obligé de croire à des images importantes. L'important est d'être nombreux à y croire. À travers l'image assénée, reprise en chœur, et nourrie par un discours militant, c'est l'effusion dans le lien qui tient lieu d'idéal. Dans le cocktail « images de la souffrance des kosovars + idéologie des Droits de l'Homme », ce n'est plus l'un ou l'autre des termes qui importait, c'était l'effusion dans le lien. Pour beaucoup, – et sans doute la plupart – c'est l'effusion dans ce lien qui, un temps, a tenu lieu d'idéal. Ce que le groupe feint d'adopter par idéal devient l'idéal même. Et cet idéal est cimenté par deux images complémentaires : celle du groupe communiant dans l'idéal et celle de l'image confondue avec la réalité.

C'est pourquoi faire le deuil de l'idéal nécessite de faire le deuil de l'image en tant qu'idéal, et vice et versa. Et c'est pourquoi la croyance dans la vé-

rité des images a encore de beaux jours devant elle. Elle entretient chez chacun l'illusion de faire partie d'une communauté, celle de ceux qui « y croient ». Cette illusion n'est donc pas seulement un leurre pour la pensée. Elle participe du fantasme de revenir au corps originaire fantasmé de la mère, celui qui contient tout et dont tous sont issus. Dans sa théorie du groupe, Freud voyait le lien des membres dans leur convergence vers un point idéal. J'ai montré dans *La Honte* que ce schéma n'est qu'un cas particulier, que ce point idéal peut être absent et que la communion en tient lieu. La communion dans la honte est une forme de lien social bien aussi puissant que l'exaltation d'un idéal commun. L'important n'est pas la communion dans un idéal valorisé, mais dans une image partagée. Et peu importe que cette image soit valorisée ou dévalorisée. L'homme est d'abord un animal social.

Le fantasme que le monde correspond à ce qu'il paraît ne relève pas, comme on le voit, d'une erreur de l'intelligence. Il relève d'un désir de saturation narcissique où le monde est en proie à une identité sans manque parce que celui qui le perçoit veut se croire dans la même situation par rapport à son groupe de rattachement. L'arrogance de l'OTAN et le « droit d'ingérence » – dont on risque bien de découvrir un jour les effets catastrophiques – ne se sont imposés avec autant de force que parce qu'ils se sont révélés adaptés à combler un manque terrible, celui d'une culpabilité historique nourrie aux doubles sources de la Shoah et de la Bosnie. La propagande est tombée non pas comme une chape de plomb – parce que les journalistes n'ont pas reçu de consigne spécifique – mais comme un plombage narcissique destiné à colmater l'angoisse. Cette saturation narcissique place la réception de l'image appelée à jouer ce rôle à un niveau hypnotique.

Dans l'hypnose, la voix de l'autre porte au sujet un désir qu'il éprouve au fond de lui, sinon l'hypnose n'aurait aucune efficacité. Mais elle le fait comme si, en lui venant d'ailleurs, elle l'assurait d'une sensation de complétude. Elle parle toujours, en définitive, en place de mère toute puissante. On comprend donc aisément que lorsqu'un ensemble d'image exerce un effet hypnotique, et que survient un autre hypnotiseur qui propose de boucher la faille narcissique avec un désir opposé, le scandale arrive. Ceux qui se sentaient réfractaire à la première forme d'hypnose le reconnaissent pour leur gourou et maître. Il a dit tout haut ce qu'ils pensaient tout bas. Quant à ceux qui communiaient ensemble dans la première forme d'hypnose, ils ont évidemment envie d'assassiner le nouveau venu qui a l'outrecuidance de vouloir les réveiller ! Il est donc accusé – non sans ironie, car ils dorment déjà – de vouloir les endormir ! C'est ce qui est arrivé à Régis Debray. Par contre,

8. Julia Kristeva a elle aussi produit un article pris dans une croyance – et appelant à une croyance. Confondant théologie et pratique religieuse, elle y oppose ce qui serait une idéologie orthodoxe à une idéologie chrétienne. Mais la religion chrétienne officielle a eu à combattre de nombreuses hérésies, dont la trace se retrouve encore dans beaucoup de conduites et de pensées des « croyants » : la foi n'est pure que dans les manuels. Olivier Clément et Michel Staurou ont en revanche proposé une approche de la pensée orthodoxe qui tient compte de la complexité. Mais leur contribution a eu moins d'échos que celle de Julia Kristeva, qui utilisait une image univoque et intemporelle : un concept théologique, une cause, une idée. (Ces deux articles ont paru dans *Le Monde*).

quand des articles mesurés tentent de relativiser les images, ils passent évidemment inaperçus. La guerre est affaire de croyances ! Les excellents articles du *Monde Diplomatique* ont eu ce destin, et aussi quelques tribunes du *Monde*, comme la remarquable contribution à la complexité de Bernard Guetta, parue le mardi 1^{er} juin ⁸.

L'être n'est pas dans son image, mais il palpite dans ses interstices. Toute image qui vise l'incarnation de l'idée – ou, si on préfère, son illustration exemplaire – est minée par la menace totalitaire. L'image conflictuelle, ambiguë, voilée – comme on le dit d'une roue qui ne tourne pas rond – est au contraire porteuse d'une aspiration à penser et à être. L'adéquation de l'être à son image relève toujours d'une pensée qui, en prétendant savoir, alimente l'idéologie, y compris dans le prurit qu'elle engage chez les partisans d'idéologies opposées. Au contraire, le jeu des contradictions des images entre elles ouvre un état où l'identité nous manque et l'espace d'une pensée possible.

Les failles dans l'image

Toute image donnée pour être le vrai mobilise une dynamique de l'hypnose et de la croyance par laquelle elle ne peut provoquer que l'adhésion sans réserve ou le rejet viscéral. Cette hypnose est d'abord une auto-hypnose guidée par le désir de surmonter sa division intérieure et l'angoisse de l'ambivalence. L'image qui n'introduit pas en elle-même un doute sur sa propre constitution est toujours un support d'effet hypnotique. L'écriture qui joue sur l'image sans faille est une écriture saturée. Celui qui la tient provoque admiration ou haine, selon qu'on s'identifie à sa plénitude – son bonheur de posséder le vrai – ou au contraire qu'on la lui conteste en lui opposant qu'il n'est replié que sur du vent. Le langage de la vérité de l'image est une sorte de grossesse de l'esprit. Jugée comme légitime, elle fait entourer celui qui porte l'idée nouvelle d'attention et d'émerveillement. Mais, jugée comme grossesse nerveuse, elle fait traiter celui qui la porte d'hystérie.

Dans le système chrétien, l'image a servi à donner un corps à Dieu. Elle se devait donc d'évoquer l'absence et de l'évoquer sans faille. Mais cette pensée de l'image, sitôt décollée du mythe chrétien, est porteuse d'un risque majeur, celui d'inviter à marcher au pas. Dans tout fragment du monde, il y a de la mise au pas, mais aussi des remous, des tourbillons, des mouvances et des trajets imprévus, bref du centrifuge et du centripète. L'oublier et présenter l'image vue comme vraie, c'est révéler son désir de s'auto-hypnoti-

ser et engager les autres à le partager... avec l'espoir secret d'être pris pour un gourou, mais aussi le risque d'être pris pour un traître.

Au contraire, ce sont les failles dans l'image qui permettent que s'établisse le va-et-vient de la pensée qui déjoue les pièges de ses pouvoirs d'enveloppement et d'hypnose. Autrement dit, face aux pouvoirs d'enveloppement des images sur lesquels sont fondées les croyances, ce sont ses pouvoirs de transformation qui nous sauvent. Et c'est pourquoi, face aux mots d'ordre des idéologies (dont la Science fait aussi parfois partie), il est essentiel d'abandonner la référence privilégiée au langage pour prendre en compte toutes les manifestations du travail psychique de la symbolisation, qui ne sont autres qu'un ensemble permanent de transformations : des sensations et des affects aux perceptions qui en résultent (et qui sont déjà des constructions) vers les traces imaginaires qui s'organisent à partir d'elles, puis vers le langage verbal (y compris sur son versant vocal) et les potentialités d'action. L'image qui soutient la croyance est homogène et sans faille ; l'image qui la questionne est ambiguë, ouverte et contradictoire. Bref, elle est justement tout ce à quoi le langage logique répugne.

MICHEL ROUX

De la « purification ethnique »

Est *ast*, en serbe comme en russe, ce qui est propre, pur, net, clair. Pur, dans ce cas, signifie sans mélange. Il faudrait ajouter que le qualificatif « ethnique » est ici mal venu. Les habitants de la Bosnie-Herzégovine, comme les Slaves du Sud en général, sont issus du même fond ethnique. L'exclusivisme n'est pas ethnique, mais national, associé au développement du nationalisme moderne. Ce dont il s'agit, c'est de politique d'homogénéisation nationale forcée d'un territoire par expulsion (et accessoirement massacre) des éléments jugés indésirables. Une politique que l'on impute comme crime à ses ennemis, mais qu'on ne se vante guère de pratiquer soi-même. C'est pourquoi le sujet n'est guère abordé. Les innombrables textes où l'on projette une Grande Serbie, Croatie, Grèce, Bulgarie, etc., fourmillent de justifications d'ordre historique, démographique, culturel, géopolitique et autres, mais bien peu s'abaissent à considérer dans le détail les basses besognes que suppose la réalisation de leurs rêves.

Paru dans *Hérodote*, La question serbe, 1992

Au Kosovo, on a opté pour l'indépendance en septembre 1991. C'est l'obsession serbe et le point d'appui de l'ascension politique de Milosevic. Obsession liée à une histoire serbe largement manipulée – le Kosovo n'est pas le berceau historique de la nation serbe, ce fut la Zeta (Montenegro actuel) puis la Raska (Vieille Serbie), mais un « lieu de mémoire » parmi d'autres. Obsession plus justifiée au regard de l'ampleur du gradient démographique entre Serbes et Kosovars, peuple dont la fécondité est la plus forte d'Europe.

[...] L'État serbe n'a aucune autre tradition politique que le centralisme. Il a toujours ignoré le fait minoritaire et le fédéralisme. En outre, les pratiques d'expulsion dans les régions conquises sont corrélatives de chaque étape de la formation de son territoire. La coexistence est là impossible, à la différence de la Bosnie (pas de mariages mixtes au Kosovo). Un apartheid de fait régit les rapports entre les groupes, qui peut être qualifié aussi de « régime colonial ». La situation politique paraît donc devoir se tendre encore, dès lors que le pouvoir serbe actuel refuse de revenir sur l'abrogation du statut d'autonomie qui reste la seule option susceptible de prévenir une nouvelle guerre. Point de départ de la crise actuelle, le Kosovo en sera-t-il le point d'aboutissement tragique ?

Paru dans *Fragments d'Europe*, Fayard, 1993,
sous la direction de Michel Foucher